

La Dernière Fugue **Fin heureuse**

***La Dernière Fugue* — Canada [Québec] / Luxembourg, 2010, 91 minutes**

Jérôme Delgado

Number 266, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2010). Review of [La Dernière Fugue : fin heureuse / *La Dernière Fugue* — Canada [Québec] / Luxembourg, 2010, 91 minutes]. *Séquences*, (266), 52–52.

La Dernière Fugue

Fin heureuse

La Dernière Fugue appelle à une vision plus humaniste de la mort. Léa Pool y retrouve un peu de sa poésie. Quelques flashs-back en moins, et sans une propension au spectacle, le film aurait gagné en subtilité.

JÉRÔME DELGADO

Il y a deux films dans *La Dernière Fugue*, le deuxième long métrage en deux ans pour l'expérimentée Léa Pool. Malgré son éclatement, formel surtout, il ramène l'auteur d'*Anne Trister* et d'*Emporte-moi*. Disons qu'après trois opus plus complaisants (*Lost and Delirious*, *Le Papillon bleu*, *Maman est chez le coiffeur*), il fait du bien. Il y a d'abord le chant choral et familial, pas nécessairement mélodieux, discordant plutôt. Puis, une œuvre plus intime, à deux, trois, quatre protagonistes, dont les voix créent une musicalité plus cohérente, même lorsqu'elles s'entrechoquent. Dans les deux, cependant, le sujet de discussion porte sur la mort, ou la manière de l'appréhender, de l'accepter.

Tiré du roman *Une belle mort* de Gil Courtemanche, coauteur du scénario, *La Dernière Fugue* paraît inégal, affaibli par sa double approche. Entre les réunions familiales, où règnent les règlements de compte, et les moments intimistes, davantage dans le présent (malgré des flashs-back trop explicatifs), il y a disjonction.

Au cœur de la trame, un homme, sur le chemin de ses 75 ans, souffre du parkinson. Un parkinson avancé, qui le paralyse presque totalement. Condamné autant à l'immobilité qu'au silence, il dépend des autres, subit leurs décisions, leurs commentaires. Pour ce chef de famille, autoritaire et dominateur, despote dans sa teinte la plus noire, la maladie est synonyme d'humiliation.

Ce n'est pas tant un film sur la famille, sur l'échec de ce modèle, que sur notre difficulté à accepter de mourir dans la sérénité, voire dans la joie.

La Dernière Fugue reprend des thèmes souvent abordés par la cinéaste. La famille, la fragilité de la vie, la difficulté à communiquer, l'éveil de l'enfance... Léa Pool y cible nos rapports à la vieillesse, notre capacité (ou notre volonté) de nous occuper de nos aînés. Et par le fait même de les écouter, de satisfaire leurs désirs.

Avec ce sujet de discorde — faut-il ou non interner nos vieux malades? —, Pool se complait un peu trop dans la mise en scène de la pagaïlle. Les voix chahutent, les prises de position sont tranchées, la caméra, on s'entend, est instable et les espaces bien remplis. Les repas (de Noël, d'abord, puis d'anniversaire du patriarche) mettent la table pour plus d'un drame. À l'instar d'un certain cinéma européen contemporain, de Thomas Vinterberg (*Festen*) à Arnaud Desplechin (*Un conte de Noël*), chez qui les retrouvailles familiales donnent lieu à de véhémentes prises de bec. Mais chez Pool, les règlements de compte semblent sans



L'ambivalence des sentiments

lien avec le nœud du récit, telle cette soudaine rupture conjugale sans intérêt. S'ils imposent rythme et variation, ils contournent le sujet. Il y a une volonté d'éclabousser pour éclabousser, comme une pétarade de feux d'artifice.

Ce n'est pas tant un film sur la famille, sur l'échec de ce modèle, que sur notre difficulté à accepter de mourir dans la sérénité, voire dans la joie. C'est lors des scènes à deux, trois ou quatre, que *La Dernière Fugue* cerne mieux son sujet. Les personnages de la femme, du fils aîné et du petit-fils deviennent moteurs de l'action. Chacun a sa manière : la femme est retenue, l'ado, spontané. L'André d'Yves Jacques, véritable pivot narratif pris entre le besoin de se faire justice et un réel souci d'apaiser les souffrances de son père, symbolise toute l'ambivalence de nos sentiments face à une douloureuse décision. Pour cette seule raison, pour ce seul personnage incarné avec justesse, le débat n'avait pas à dériver dans les scènes de famille dont il allait de soi qu'elles mèneraient à la divergence.

Bien sûr, ces quatre protagonistes regardent dans la même direction. Le film ne fait pas pour autant l'apologie de l'euthanasie, du moins, il ne l'exprime pas directement. Le malade n'évoque jamais le suicide comme possibilité, seulement une vie sans contraintes. Quitte à en mourir. Ce sous-entendu vient avec la compassion, thème cher à Léa Pool, et le fils, André, finit par passer l'éponge sur ses douloureux souvenirs d'enfance. Les dernières scènes, celles de la réconciliation, sont réjouissantes. Malgré la mort, imminente, et sans trop de mélo. *Happy end*? Peut-être, mais à contre-courant de bien des modes.

■ Canada [Québec] / Luxembourg, 2010, 91 minutes — **Réal.** : Léa Pool — **Scén.** : Léa Pool, Gil Courtemanche, d'après le roman *Une belle mort* — **Images** : Pierre Mignot — **Mont.** : Michel Arcand — **Cost.** : Michèle Hamel, Valérie Lévesque — **Son** : Philippe Kohn, Michel Schillings, Pia Dumont, Thierry Morlaas-Lurbe — **Dir. art.** : Pierre Perrault — **Mus.** : Lingo — **Int.** : Yves Jacques (André), Jacques Godin (Le père), Andrée Lachapelle (La mère), Aliocha Schneider (Sam) — **Prod.** : Lyse Lafontaine, Nicolas Steil — **Dist.** : Séville.